

Nous avons dit qu'à l'ouverture de chaque session parlementaire Charles Metz fut élu président à une grande majorité. Encore au début de la session 1852/1853 il obtint 34 des 43 voix. A quel point ce dernier vote fut rendu à titre personnel est prouvé dès qu'il s'agissait de désigner le vice-président : au premier scrutin Théodore Pescatore reçut 19 et le baron de Tornaco 12 voix ; ce ne fut qu'au scrutin de ballottage que Pescatore l'emporta par 27 voix. (43)

Un revirement dans les conceptions pro-socialistes de Charles Metz semble s'être produit à la fin de sa vie. Sinon comment expliquer cet extrait du « Courrier » : « Si l'on veut conserver l'ordre sur la terre, il faut soigneusement tenir le socialisme à distance » — et surtout certain passage du discours prononcé à la séance de la Chambre du 8. 10. 1852 pour venir à la rescousse de son frère Norbert. Celui-ci, en tant qu'administrateur-général des affaires militaires, ayant été rendu responsable de la situation tendue entre le gouvernement grand-ducal et la Confédération germanique, Charles Metz répliqua : « Lorsqu'en 1848 l'anarchie leva la tête, lorsque le mauvais socialisme fit partout son intrusion, notre pays resta tranquille Nous restâmes allemands, non parce que les Traités l'avaient ainsi décidé, mais parce que nous le voulions, parce que notre situation, notre langue, nos mœurs sont allemands.» *) Par ailleurs Charles Metz démontra que le Grand-Duché avait toujours rempli ses obligations envers la Confédération — sauf, peut-être, en ce qui concerne le peu d'empressement mis à répondre à ses dépêches (v. p. 501) (36 bis).

Lorsque le spectre d'un retour éventuel de Mgr Laurent plana sur les discussions du projet d'adresse en réponse au discours du trône, en octobre 1852, Charles Metz formula cette caractéristique du provicaire qu'un biographe objectif ne saurait désavouer : « Ce fut un prêtre exalté qui arriva chez nous ; dans sa soutane, il apportait la dissension : et ce n'est pas d'aujourd'hui que je le dis, car j'ai toujours déploré les tendances de l'esprit de Mgr Laurent, bien qu'il soit difficile de rencontrer un homme sous d'autres rapports plus remarquable et plus digne de considération. Malheureusement il n'a pas compris le Luxembourg ; le Luxembourg n'était pas malade, et il lui a prodigué des remèdes qui l'auraient tué, si le traitement avait duré plus longtemps. » (44)

Le 23 avril 1853, en compagnie de ses deux frères et de ses deux filles, Charles Metz s'était rendu à Diekirch auprès de sa belle-mère où sa fille Adine, âgée de 11 ans, était gravement malade d'une fièvre muqueuse. Le pronostic des médecins ne laissant plus aucun espoir, Charles Metz eut une rupture d'anévrisme qui occasionna sa mort, le lendemain, dans la maison Vannérus. La petite Adeline succomba trois semaines plus tard.

La dépouille de Charles Metz « dont les traits avaient conservé toute leur sérénité » fut exposée dans la salle des séances de la

*) Afin de ne pas mal interpréter ces paroles, v. p. 437.